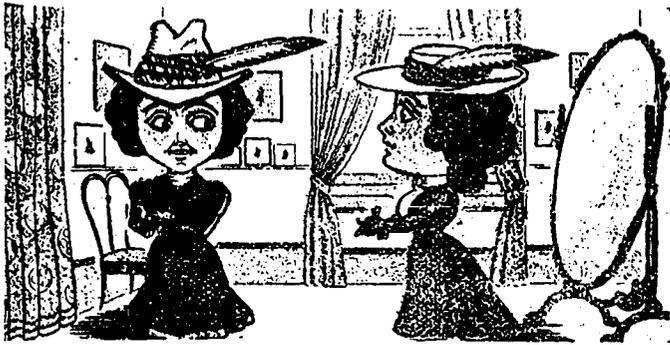
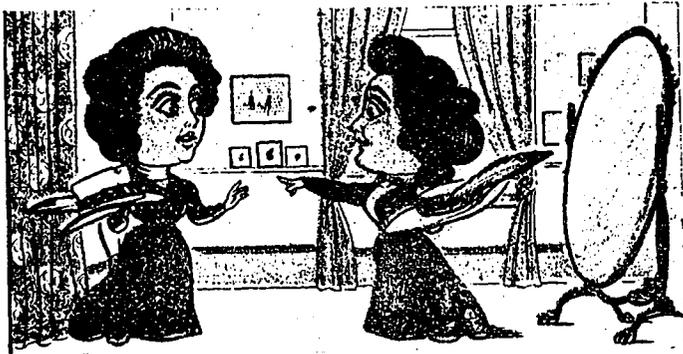


PLUMES VENGERESSES



I
Clara. — Quel ennui j'éprouve à sortir depuis que ces deux fats s'obstinent à nous suivre et à nous dévisager.

Emma. — Il devrait y avoir moyen de nous en débarrasser... Sais-tu que nous avons des chapeaux d'un effet merveilleux ?



II
Clara. — Nos chapeaux ? Mais tu me donnes une idée. Va me chercher un tube de peinture noir...

À UNE PAGE BLANCHE

Sur cette page blanche on mes vers sont colorés.
L. MARIETTE.

*O page blanche, immaculée,
Comme la neige des grands monts,
Feuille virginale, étalée,
Sur la table que nous aimons.*

*Tu tentes ma plume modeste,
Mais avec l'encre te noircir,
Profaneur tu blanches l'écrite,
Sers-tu un coupable désir !*

*Par les traces de ma pensée
Te souiller !... je n'ose vraiment.
Ainsi devant sa fiancée
Hésite un délicat amant !*

V. ROGER-LACASSAGNE.

LA VICTIME DU PIANO

Si, véritablement, la musique adoucit les mœurs, comme on le prétend, il faut bien, le principe admis sans contestation, reconnaître que la sagesse des nations qui l'a posé est antérieure à l'invention de certains instruments : car nous en sommes toujours à nous guider sur les proverbes, sans réfléchir que ce qui était vrai autrefois ne l'est plus aujourd'hui. Il est à peu près inutile de constater que les mœurs ont changé, tandis que les proverbes sont immuables, et il est clair, par exemple, que si la musique les a adoucis, l'orgue du luthier italien Barbéri, qui n'a pas été appelé orgue de Barbarie par simple corruption, ne peut, au contraire, que contribuer à leur rendre sa férocité antique.

M. Morillon ne nous démentira certes pas, si nous disons qu'il a la même opinion du piano.

Si on l'écoutait, cet instrument devrait être assimilé aux choses de la compétence du conseil de salubrité, personne, suivant lui, n'ayant pas plus le droit d'empoisonner nos oreilles que nos narines.

De cette théorie à une discussion avec le père d'une élève pianiste, sa voisine, il n'y avait qu'une pente vertigineuse. M. Morillon, à la quatrième heure des mêmes phrases de polka sans cesse recommencées, s'élança sur cette pente et roula sans arrêt jusqu'au repaire du monstre, lequel était caressé par une fillette anglaise, aux sourires satisfaits du gentleman à qui elle doit probablement le jour.

À cela M. Morillon n'avait rien à dire : mais la jeune miss lui doit aussi les sacrifices, si mal récompensés, de son instruction musicale, et l'irascible voisin n'entend pas de cette oreille-là, où plutôt il y entend, et même de l'autre ; c'est justement ce dont il se plaint, et voilà comment il a saisi l'occasion de prendre une revanche de Waterloo en tapant sur un Anglais.

M. Morillon est donc aujourd'hui, devant la police correctionnelle pour coups à M. Walboroug qu'il tient absolument à appeler Malborough.

M. LE PRÉSIDENT (au plaignant). — Dans quelles circonstances le prévenu vous a-t-il frappé ?

M. WALBOROUG. — C'était un polisson.

M. LE PRÉSIDENT. — Oh ! n'injuriez pas.

M. WALBOROUG. — Je connaissais pas très bien le langage français.

M. LE PRÉSIDENT. — Vous connaissez du moins très bien le mot que vous venez de prononcer.

M. WALBOROUG. — Aoh ! merci (rire), je croyais que polisson c'était de la police et que le monsieur il était le... comment vos disais-je... le commissaire.

M. LE PRÉSIDENT. — Enfin, à quelle occasion vous a-t-il frappé ?

M. WALBOROUG. — Ce monsieur, il était extraordinaire, il volait pas que mon petit demoiselle il joue de la miosique.

M. MORILLON. — Cette anglais ne vous dit pas que "son petit demoiselle" qui est une petite grue...

M. LE PRÉSIDENT. — Oh ! vous êtes bien violent, monsieur Morillon ; si vous croyez vous concilier l'indulgence du Tribunal, vous vous trompez.

M. MORILLON. — Pardon, monsieur le président, mais si vous entendiez recommencer vingt fois, trente, quarante fois la même phrase... ah ! je vous assure qu'il n'y a pas besoin d'être mordu pour devenir enragé ; du reste, si monsieur Malborough... (rires).

M. WALBOROUG. — Pourquoi Malborough ?

M. MORILLON. — ... ne s'était mis en garde pour me boxer, je n'aurais pas pris l'avance.

M. WALBOROUG. — Je voulais boxer v'os, parce que v'os avez insoulté moi ; v'os avez cogné dans mon porte comme un fiourieux et v'os étai entré en m'injuriant comme un... comment dirai-je... un cocher... un cochon... Je savais pas au jousto.

M. LE PRÉSIDENT (au prévenu). — Enfin, vous avouez ?

M. MORILLON. — Oui, monsieur ; mais le voisinage de Mlle Malborough est à rendre fou.

M. WALBOROUG. — Donnez congé, mais n'allez pas frapper les gens chez eux.

M. MORILLON. — J'ai un bail !... Ah ! monsieur le président, si vous entendiez ce que M. Malborough appelle "le miosique de son petit demoiselle," ! Ici c'est une mélodie de quatre mesures qui se trouve transformée en cinq, une de trois en deux, une de six en sept ; c'est un sens binaire qui passe au ternaire et vice versa ; à un joueur d'orgue, du moins, on peut jeter un sou et se soustraire ainsi aux blessures de son horrible monstre ; mais un piano ? Un instrument que j'ai en exécution. On dit que c'est le roi des instruments ; c'est possible, mais je n'aime pas les rois, je suis républicain.

M. WALBOROUG. — Aoh ! et j'avé bien vu à la salle des... comment disait ? à la salle... du tabac., des priseurs que v'os avez acheté oune piano.

M. MORILLON. — D'occasion, oui, un vieux ; je l'ai fait porter à la campagne, j'ai ôté la mécanique et j'ai mis des lapins dans la caisse ; voilà comment je comprends le piano, moi.

Une condamnation à huit jours de prison n'est pas faite pour le lui faire aimer davantage.

JULES MOINEAU.

UN MONSTRE

Elle. — Horace, maman penso que nous avons été fiancés assez longtemps, maint nant.

Lui. — Vraiment ? De fait, je le pensais moi-même depuis longtemps, mais je n'aimais pas que la rupture semble venir de moi. Nous serons toujours bons amis, n'est-ce pas ?

PLUMES VENGERESSES — (Suite)



III
...Maintenant peignons le bout de ces plumes. Mettons-en le plus possible...



IV
Lefrais. — Voilà nos belles. On va s'amuser...